

## La marbrerie parisienne et ses liens avec l'industrie marbrière rançoise à la fin du XVIIIème siècle

Sophie Mouquin

### ▶ To cite this version:

Sophie Mouquin. La marbrerie parisienne et ses liens avec l'industrie marbrière rançoise à la fin du XVIIIème siècle . Colloque International de Glyptographie , Jul 2009, Münsterschwarzach, Allemagne. hal-01671321

HAL Id: hal-01671321

https://hal.science/hal-01671321

Submitted on 22 Dec 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# La marbrerie parisienne et ses liens avec l'industrie marbrière rançoise à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle

### Sophie Mouquin

Les carnets d'expéditions de Rance débutés par Michel-Gabriel Thomas sont, pour les historiens du marbre et les historiens de l'art, une source de tout premier plan. Grâce au travail de Jean-Louis Van Belle et de Francis Tourneur, et à la Commission royale d'Histoire, le contenu de ces carnets permet de connaître le fonctionnement de toute une industrie, dont l'histoire serait restée à peu près méconnue s'ils n'avaient été publiés.

Pour l'historien de l'art, l'étude des carnets se révèle rapidement assez décevante : Seul un faible pourcentage de livraisons donne des précisions suffisantes sur la nature des expéditions. Il s'agit surtout de menue marbrerie (tables, cheminées, autels et mortiers) ou d'ouvrages bruts (tranches). Seules les cheminées ou quelques pièces façonnées permettent d'envisager une étude plus approfondie, notamment sur l'évolution stylistique.

Pour l'historien féru d'histoire sociale – ou pour l'historien de l'art attentif à ces questions déterminantes – l'intérêt des Carnets est bien plus grand : ils dévoilent un véritable réseau économique et professionnel, et permettent de dresser une cartographie des échanges. La France et Paris sont les destinations privilégiées de ce commerce. Ainsi, sur les 962 commandes enregistrées dans les deux carnets, 108 sont à destination de Paris, et sont adressées à 36 destinataires, qui semblent, pour ceux qui peuvent être identifiés avec assurance, être pour la plupart des marbriers. La graphie changeante et les difficultés de la recherche archivistique rendent cependant parfois problématique ou hasardeuse une identification assurée. Ainsi, le dénommé « Joniaux » ou « Jouniaux » ou encore « Jounieaux », semble en réalité être Gaspard-Élisabeth Jonniaux, maître sculpteur marbrier demeurant rue Popincourt, paroisse sainte Marguerite, époux de Marie-Geneviève Couillard, actif à la fin du XVIIIe siècle ; le sieur « Dancot » est très vraisemblablement Pierre Dannecot; le dénommé Laudat pourrait être la veuve Landau, marbrière installée rue de Charenton que Charles Topino orthographie Landot dans son Livre Journal; et le mystérieux Molvau ou Molvaut pourrait être le marbrier Nicolas Maulevault, auteur du maître autel en marbre bleu Turquin de la cathédrale de Chartres réalisé à la fin du XVIIIe siècle sous la direction de l'architecte Victor Louis. Pour la plupart des noms figurant dans les Carnets, sous des orthographes parfois changeantes pour un même patronyme, une identification assurée n'est donc pas toujours possible et doit conduire l'historien à la prudence.

Sur les trente-six commanditaires parisiens, la plupart semblent être des marbriers appartenant au milieu de la petite ou moyenne marbrerie. Hormis Dropsy et dans une moindre mesure Leprince et Corbel qui furent des acteurs importants de la marbrerie royale et parisienne de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, les autres commanditaires appartiennent à des réseaux de bien moindre influence. Ainsi, les noms de Baudouin,

Dannecot, Gisquay, Lefranc, Lenfant, Pigache, Poullain, Robert, etc., évoquent-ils des ateliers d'activité moyenne, et de renommée relative, surtout spécialisés dans les dessus de meubles et autres menus ouvrages de marbrerie. Ils appartiennent cependant aux noms connus de la production parisienne, et certains jouèrent un rôle dans leur profession, ce qui prouve leur (relative) renommée : En 1763, c'est Noël Robert, père de Claude-Noël Robert ; beau-frère de Jean-François Gisquay, qui est chargé de l'évaluation des marchandises dressée lors de l'inventaire après décès du très renommé marbrier du roi Louis Trouard.

D'après les quelques détails donnés par les Carnets ou connus par les archives, la plupart des marbriers entretenant des liens commerciaux avec l'activité rançoise en cette fin de XVIIIe siècle demeurent dans le quartier de Bonne Nouvelle : Jean-Baptiste Delande est installé rue Notre-Dame-de-Bonnes-Nouvelles, Jean-Baptiste Delhay rue du faubourg Montmartre, les Leprince rue de Cléry et rue Poissonnière (1), Jean-Baptiste-Antoine Lefranc et Pierre Pigache rue du faubourg Saint-Denis, Jean-François Gisquay rue de Carême et Pierre Lenfant boulevard du Temple (paroisse Saint-Laurent). Rien de surprenant, dans cette implantation géographique, qui privilégie un quartier qui est, depuis plus d'un siècle, celui des marbriers, notamment la rue Poissonnière (Jérôme Derbais, Nicolas Dezègre l'aîné, Hubert Misson, Louis Trouard, Jacques Haneuse), mais aussi les rues Saint-Fiacre (Derbais), rue du faubourg Montmartre (Pasquier, Ménard et Derbais), rue du Mail (Derbais), rue du Bout du Monde (dynastie Dezègre), rue de la Lune (Louis Trouard), rue du Sentier (Dezègre). La paroisse Notre-Dame-de-Bonnes-Nouvelles ou celles, voisines, de Saint-Eustache et Saint-Laurent, réunissaient ainsi l'essentiel du milieu marmoréen. D'autres marbriers cités dans les Carnets sont cependant installés dans des quartiers plus inhabituels pour la profession : François-Simon Corbel réside quelques années quai de la Tournelle, paroisse Saint-Nicolas-du-Chardonnet (mais s'installe bientôt rue Taitbout, paroisse Notre-Dame-de-Lorette); François-Joseph Sellier, rue Saint-Jacques, proche les Carmélites, paroisse Saint-Jacques-du-Haut-Pas ; Claude-Noël Robert réside rue de Vendôme, paroisse Saint-Nicolas-des-Champs – dans un quartier que certains grands noms de la marbrerie parisienne fréquentaient déjà comme Pierre Lisquy installé rue Phélypeaux ou une partie de la famille Adan (apparentée aux Leprince) installée rue des Filles du Calvaire -; Gaspard-Élisabeth Jonniaux rue Popincourt, Mathias Amiot rue Pont-aux-choux paroisse Sainte-Marguerite, Claude Baudoin rue Saint-Pierre au Pont-aux-choux, et la veuve Poullain rue neuve Saint-Pierre, la veuve Landau rue de Charenton, c'est-à-dire dans le quartier du faubourg Saint-Antoine sans doute choisi en raison d'une clientèle presque exclusivement constituée de menuisiers-ébénistes. Ainsi, à quelques exceptions près, et qui peuvent être expliqués par une activité ou une tradition familiale particulières; les marbriers des Carnets, bien que modestes, demeurent tous dans le quartier de Bonnes-Nouvelles qui est, avec, dans une moindre mesure, celui de Saint-Nicolasdes-champs, le quartier des marbriers.

À ces rapprochements géographiques, il faut bien souvent ajouter des liens de cousinages et d'amitié, phénomène observable pour la plupart des corps de métiers sous l'Ancien Régime. À titre d'exemple, l'épouse de Gaspard-Élisabeth Jonniaux, née Couillard, est la tante d'une des filles de la dynastie Poullain, bien connue du milieu

marbrier; Jean-François Gisquay est l'époux de la sœur de Claude-Noël Robert, etc. Il n'est pas interdit de penser que la proximité des différents ateliers et les amitiés familiales facilitèrent les collaborations entre marbriers. Les liens professionnels de la dynastie Leprince sont à ce titre exemplaire: ils travaillent avec leurs parents – les Adan et Trouard notamment – mais aussi avec des parents de second et troisième degré, ou même de simples confrères: les Dropsy, Robert, Lefranc, Giroux, Morel; autant de noms qui figurent dans les *Carnets* rançois. De même, le marbrier Corbel vend des marchandises aux marbriers Baudoin, Sellier, Adan, Dropsy, Poullain, Giroux, Delande, Leroy, Morel, Jurand, et Leprince, pour ne citer que ceux qui apparaissent dans les *Carnets*.

L'étude des livraisons permet aussi de relever quelques grandes constantes, dans l'activité cette fois-ci, et non plus seulement dans le lieu d'habitation ou les liens familiaux : Sur les noms qu'il est possible d'identifier, la plupart font appel à l'activité rancoise pour des ouvrages modestes : Baudouin commande essentiellement des tranches de marbres communs (blanc, bleu, blanc veiné, Turquin), Corbel des ouvrages finis, cheminées de marbres « belges » et mortiers de marbre blanc ; Dropsy – qui passe une seule commande - dix cheminées de marbres belges (Clermont, Cerfontaine, Saint-Rémy, etc.); Jonniaux des cheminées surtout de Clermont, Cerfontaine et Griotte; Lenfant essentiellement des tranches de Rance, Saint-Rémy, Bleu Turquin et blanc ; Leprince 36 cheminées et 35 tranches de marbres de provenances variés ; Maulevault et la veuve Poullain des cheminées de Clermont, Cerfontaine, Treniaux, Griotte, Rance et Saint-Rémy; alors que Robert commande indifféremment des cheminées de tous marbres et des tranches foyers et tablettes de cheminées d'origines marbrières également variées. Aucune table, aucune tablette ne sont livrées à Paris : Outre les tranches et blocs, ce sont surtout des cheminées (600), des mortiers (123), quelques cuvettes, foyers, tablettes de cheminées (247) ou de poële (30), trois fonts-baptismaux.

Ainsi un double phénomène s'observe : les ouvrages finis dont l'industrie rançoise s'est fait une spécialité, cheminées et mortiers notamment, sont commandés par des marbriers parisiens de talent et de renom, tels Corbel, Dropsy, Leprince, Poullain, sans doute pour satisfaire à des demandes nombreuses; alors que tranches et blocs sont fournis à des marbriers de moindre importance. Les ouvrages finis sont donc envoyés à Paris pour permettre à de grands noms de satisfaire à des commandes importantes ; alors que les ouvrages bruts constituent la matière première d'artisans plus modestes et qui ne disposent pas d'un stock suffisant. En règle générale, la simplicité des ouvrages commandés à Rance correspond à ce que les archives laissent deviner de l'activité de la plupart de ces marbriers, dont l'étude reste à entreprendre (2). Car à l'exception de quelques-uns qui participent parfois à des réalisations exceptionnelles (Malevault à Chartres sous la direction de Victor Louis, François-Joseph Sellier au théâtre de Monsieur, Jean-Baptiste-François Corbel à Louveciennes, Bagatelle et à l'hôtel de Salm, ou encore Dropsy et Leprince dans les maisons royales), la plupart des marbriers cités dans les Carnets sont spécialisés dans des ouvrages de petite marbrerie, notamment dans des dessus de meubles ou menus ouvrages.

Ainsi, avec ces *Carnets*, se dessine tout un réseau commercial entre la petite marbrerie parisienne et Rance. Est aussi confirmée une activité marbrière parisienne relativement modeste, constituée pour l'essentiel d'ouvrages simples, mais qui témoignent de la vitalité de l'industrie rançoise et de sa renommée dans l'exécution des cheminées et des mortiers puisque les artisans parisiens célèbres pour leurs ouvrages de qualité destinés à une clientèle exigeante, n'hésitèrent pas à y recourir.

#### **NOTES**

- (1) À ce sujet, voir le catalogue de l'exposition *Le faubourg Poissonnière* qui détaille notamment les maisons Trouard. ÉTIENNE (Pascal), *Le Faubourg Poissonnière, Architecture, élégance et décor,* Paris, Délégation à l'action artistique de la ville de Paris, 1986, p. 69-72.
- 2 À l'exception de la dynastie Dropsy, étudiée par Christian Baulez (MAGNY (Françoise), *Le Faubourg Saint-Germain, Rue de l'Université*, Exposition Institut Néerlandais, 1987, Délégation à l'action artistique de la ville de Paris, société d'histoire et d'archéologie du VII arrondissement, Imprimerie Alençonnaise, 1987, p. 176-181), et de la dynastie Leprince, étudiée par l'auteur (publication en cours).